

Madame de Sévigné. Lettres parisiennes 15 avril 2026 – 23 août 2026



Le musée Carnavalet – Histoire de Paris présente une exposition consacrée à Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626-1696) à l'occasion du 400^e anniversaire de sa naissance.

Marie de Rabutin-Chantal naît à Paris, place Royale (actuelle place des Vosges) le 5 février 1626.

Issue d'une famille d'ancienne noblesse bourguignonne par son père, elle est élevée à Paris par ses grands-parents maternels, les Coulanges, qui lui assurent une excellente éducation, rare pour une jeune fille.

En 1644, elle épouse Henri de Sévigné, gentilhomme breton, dont elle aura deux enfants : Françoise-Marguerite et Charles. La mort de son mari, tué en duel en 1651, la laisse veuve à vingt-cinq ans.

Vivant entre le quartier du Marais à Paris et ses terres des Rochers en Bretagne, Madame de Sévigné participe aux cercles lettrés les plus raffinés de la capitale, dont ceux de la marquise de Rambouillet et de Mademoiselle de Scudéry. Elle prend part à l'élaboration de la culture galante qui s'épanouit alors en art de vivre et influence la littérature et les arts.

La majeure partie de la correspondance conservée de Madame de Sévigné est constituée des lettres envoyées à sa fille, mariée en 1669 au comte de Grignan et partie vivre en Provence. La *Correspondance* éditée constitue aujourd'hui à la fois une œuvre qui figure parmi les classiques de la littérature française et un document essentiel pour la connaissance de l'histoire des idées, des mœurs et des événements de cette période.



Au sein de l'hôtel Carnavalet où vécut la célèbre Parisienne de 1677 à sa mort en 1696, cette exposition revient sur la vie de Madame de Sévigné à Paris, à un moment où la ville connaît d'importantes transformations.

Le parcours et l'œuvre de l'écrivaine servent de support à une découverte de la capitale dans ses dimensions urbaine, sociale, politique, artistique. L'exposition s'ouvre sur la question de la présence de l'épistolière dans l'imaginaire collectif et de sa postérité littéraire pour ensuite mettre en lumière la

place des femmes dans le Paris du 17^e siècle, dans le contexte de la diffusion d'une culture galante. Membre d'une élite qui observe à distance les grandeurs de la cour de Louis XIV, Madame de Sévigné est un témoin attentif du Paris politique et saisit la violence des tensions qui traversent alors l'histoire. Enfin, l'évocation du quotidien de la femme de lettres, au sein de l'hôtel Carnavalet tel qu'il fut habité par sa famille, parachève cette traversée du siècle.

Un parcours FALC (Facile à lire et à comprendre)

L'exposition propose un parcours de textes et cartels écrits conformément aux règles du FALC (facile à lire et à comprendre). L'ensemble de ces textes sont accessibles sur le site du musée : [Madame de Sévigné | Musée Carnavalet - Histoire de Paris](#)

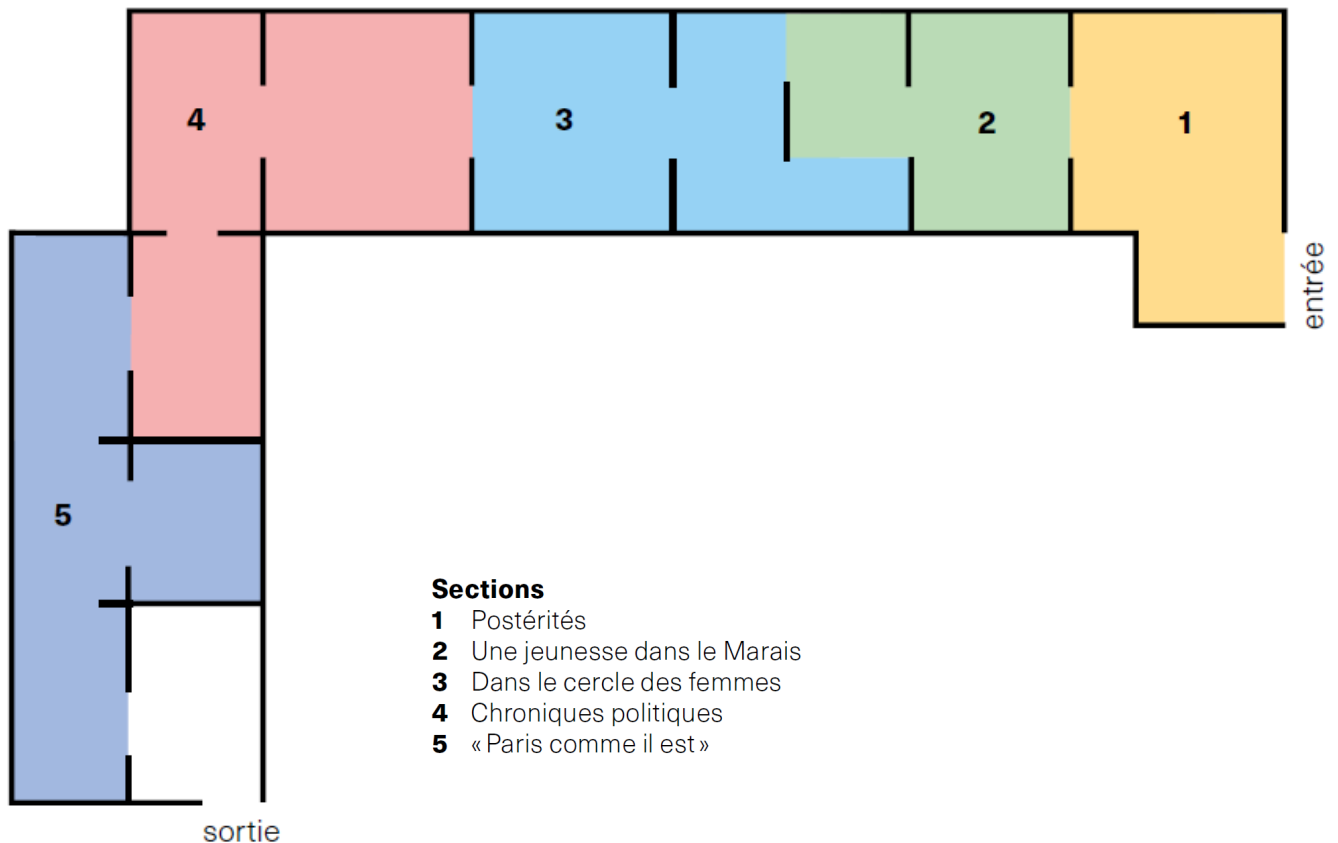
Une **visite active simplifiée** propose une découverte de l'exposition à partir des textes FALC. La visite est animée par une intervenante culturelle du musée et adaptée aux publics à besoins spécifiques, avec des temps d'échange, de manipulation d'objets et de créativité.

Publics : groupes scolaires (notamment GS, CP, CE1, UPE2A, ULIS, EREA), personnes en situation de handicap, enfants, familles.

Renseignements et réservations par mail : carnavalet.publics@paris.fr

- ▶ Les textes de ce dossier pédagogique sont principalement tirés du catalogue de l'exposition, *Madame de Sévigné. Lettres parisiennes*, sous la direction d'Anne-Laure Sol et David Simonneau. Paris Musées 2026.
- ▶ Une bibliographie détaillée figure dans le catalogue.
- ▶ Les pistes pédagogiques proposées dans ce dossier doivent être adaptées au niveau des élèves. Elles visent surtout à proposer des angles pour mener des activités ou questionner les œuvres.

PLAN DE L'EXPOSITION



« Dieu merci, nous avons l'hôtel de Carnavalet. C'est une affaire admirable : nous y tiendrons tous, et nous aurons le bel air. Comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode, mais nous aurons du moins une belle cour, un beau jardin, un beau quartier [...] »

Lettre à Madame de Grignan, sa fille, le 7 octobre 1677

Paroles d'écrivains

« Elle n'est pas un écrivain, elle est le style. »

Alphonse de Lamartine, *Madame de Sévigné*, 1864

« Mme de Sévigné est une grande artiste de la même famille qu'un peintre que j'allais rencontrer à Balbec et qui eut une influence si profonde sur ma vision des choses, Elstir. »

Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1918

« Je ne peux me passer de t'écrire tous les jours. Je sévigne, tu sévignes, nous sévignons. (...) j'écris cinq lettres par jour. Ecris-moi ! »

François Truffaut à 13 ans, lettre à son ami Robert Lachenay, 1945

1. POSTÉRITÉS

Au 19e siècle, c'est autant à Paris qu'en Provence et en Bretagne, ses provinces d'adoption, qu'apparaissent les premières effigies de Madame de Sévigné. Son nom est donné à des rues et des établissements scolaires. Elle inspire des personnages au théâtre et à l'opéra. Dès l'ouverture du musée Carnavalet, en 1880, son évocation consacre officiellement cet important lieu de mémoire sévignéen. Le culte voué à la femme de lettres favorise la création de reliques et la circulation de mobiliers et d'objets qui lui auraient appartenu. Son nom est désormais associé aux qualités du luxe à la française.

Madame de Sévigné, entre patrimonialisation et usages culturels

Dès la première édition des *Lettres* de Mme de Sévigné en 1725, la réception de l'œuvre dépasse la sphère de la lecture pour s'incarner dans une « sévignémania », véritable culte de l'autrice entre admiration, collection de reliques et célébration iconographique. Il conduit à ériger l'épistolière en figure emblématique de la mémoire culturelle nationale.

À partir du 18e siècle, Mme de Sévigné devient un objet de vénération dont les traces se retrouvent dans la constitution de collections privées, la circulation de portraits, mais aussi dans l'investissement touristique et symbolique de ses lieux de vie.



André Massoulle, Madame de Sévigné, 1894. Saint-Denis, maison d'éducation de la Légion d'honneur

Mme de Sévigné, un idéal féminin sous la 3e République

Sous la 3e République, l'enseignement secondaire s'ouvre aux jeunes filles. Précurseur, le collège Sévigné, fondé à Paris en novembre 1880, devient le premier établissement secondaire laïc féminin, anticipant de quelques semaines la loi Camille Sée qui légalise cet enseignement. Dans les dernières années du 19e siècle, son œuvre est étudiée à l'école et plusieurs effigies destinées à des établissements scolaires sont commandées. Pour la maison d'éducation de la Légion d'honneur, à Saint-Denis, André Massoulle réalise, en 1894, une statue de marbre représentant Sévigné debout, tenant des lettres. En 1895, Blanche Moria exécute un buste pour le lycée de jeunes filles de Chambéry. Une iconographie stable de modèle littéraire se met en place à partir des portraits d'origine, le plus souvent associée aux outils de l'écriture.

Plus de soixante-dix écoles et collèges ont adopté depuis le patronyme de Sévigné, contribuant à associer son image à la diffusion d'un idéal républicain féminin moralement irréprochable.

Sévigné : une référence dans la publicité, un personnage de cinéma

La popularité de Madame de Sévigné n'a pas échappé aux publicitaires, qui exploitent son image. Le goût exprimé par l'épistolière pour certains aliments incite des marques de chocolats, de beurre et de fromages bretons ou encore de vin de Bourgogne à faire d'elle leur égérie. Nombreuses sont les publicités qui visent plus spécifiquement les objets liés à l'écriture (stylos, papier à lettres) pour séduire les acheteurs. Enfin, ultime consécration auprès du grand public, Madame de Sévigné devient un personnage de fiction porté au cinéma dès les années 1950, jusqu'à aujourd'hui.

Piste pédagogique

Constituer un cabinet de curiosité sur le mythe de Madame de Sévigné

Les cabinets de curiosités sont des collections de « choses rares, nouvelles, singulières ».

1. Sélectionnez cinq pièces parmi celles présentées dans la première salle de 'exposition selon les indications suivantes :
 - celle qui vous a le plus étonné
 - celle que vous avez préférée
 - celle qui vous a fait rire ou sourire
 - celle qui vous met en colère
 - celle que vous ne mettriez surtout pas dans votre chambre
2. Justifiez vos choix.

Ce travail peut donner lieu à une restitution dans un pad numérique. Par exemple sur [Digipad](#).

2. UNE JEUNESSE DANS LE MARAIS

Madame de Sévigné est née et a grandi dans l'hôtel particulier de ses grands-parents maternels, les Coulanges, place Royale (actuelle place des Vosges). C'est à cette famille, anoblie après s'être enrichie dans les fournitures aux armées, que revient la tutelle de la petite-fille, orpheline à six ans. Côté paternel, elle bénéficie de la protection de sa grand-mère, Jeanne de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation.

La jeune femme s'épanouit ensuite au contact de la bonne société d'un quartier autant prisé de la noblesse que des gens de lettres. Ceux-ci s'y donnent rendez-vous chez Anne, dite Ninon, de Lenclos, chez le poète Paul Scarron et son épouse, Françoise d'Aubigné, ou encore au théâtre du Marais, où l'on joue les pièces de Pierre Corneille.

« Femme d'un génie extraordinaire et d'une solide vertu », selon son cousin Roger de Bussy-Rabutin, elle épouse Henri de Sévigné le 4 août 1644 à l'église Saint-Gervais. Ce gentilhomme breton, coureur et batailleur, meurt en duel six ans plus tard, laissant une jeune veuve de 25 ans, mère de deux enfants : Françoise-Marguerite et Charles.

Le Marais : un nouveau quartier

La place Royale, actuelle place des Vosges, est la première place monumentale planifiée de Paris et représente un tournant dans l'urbanisme. Sa construction est ordonnée par Henri IV en 1605. Le roi souhaite transformer la friche laissée par la destruction du palais des Tournelles, ancienne résidence royale que Catherine de Médicis a fait raser.

Les travaux débutent sous la direction d'investisseurs privés. Henri IV impose des règles architecturales strictes : briques rouges, pierres blanches, hauteur uniforme, arcades au rez-de-chaussée devant accueillir des boutiques. Cependant, les propriétaires en font un espace résidentiel prestigieux plutôt que des ateliers.

En effet, malgré la disparition du palais des Tournelles, la noblesse reste ancrée dans le quartier situé entre la forteresse de la Bastille et l'Hôtel de Ville. La place Royale en est le nouveau centre dès 1612. Les grandes fortunes affluent, et l'emprise immobilière s'étend avec la vente de terrains maraîchers. Agrémentés de jardins, les hôtels particuliers deviennent les foyers de la vie intellectuelle et mondaine. Des congrégations religieuses féminines s'établissent, et la récente église Saint-Louis-des-Jésuites, rue Saint-Antoine, s'enorgueillit d'une façade digne de Rome. À partir des années 1670, les anciens remparts font place à des promenades.

Focus : La place Royale



Ecole française, *La Place Royale*, vers 1665. Paris, musée Carnavalet – Histoire de Paris

La place Royale est ici vue du côté de l'hôtel de Coulanges, où Marie de Rabutin-Chantal habite jusqu'à l'âge de 10 ans. Au premier plan le cortège royal. Au second plan, la statue équestre de Louis XIII. Au fond, le côté nord de la place avec le pavillon de la Reine.

Construite à l'initiative d'Henri IV et de Sully, principal conseiller du roi dès 1605, la place Royale est bordée d'hôtels particuliers, et dotée en son centre depuis 1639 de la statue royale. Avec ses façades brique et pierre et ses galeries en rez-de-chaussée formant promenoir, elle passe pour « le plus beau lieu non seulement de Paris mais qui soit dans aucune ville du monde », comme le rapporte *La gazette de Lyon* en 1656. Les galeries abritent assemblées, intrigues amoureuses et duels, et la place accueille les revues militaires ou les cortèges officiels, comme celui de la reine Christine de Suède, en 1656.

Conçus à l'origine pour abriter artisans et petite bourgeoisie, les pavillons deviennent rapidement l'enjeu de la spéculation immobilière, créant ainsi un endroit privilégié pour la noblesse, qui les aménage à grands frais.

Piste pédagogique

► Identifier et caractériser le pouvoir royal

En observant le cortège et la place, expliquez comment le pouvoir royal se manifeste dans l'espace public dans ce tableau.

L'école des femmes

Au 17^e siècle, l'éducation des filles est généralement négligée, en dehors de certains couvents de religieuses, qui prennent leur mission pédagogique au sérieux. La jeune Marie de Rabutin-Chantal fait partie des privilégiées qui bénéficient d'un enseignement à la maison par des maîtres particuliers. Outre les apprentissages élémentaires (lecture, écriture), elle reçoit des leçons de danse, de musique et de chant. Si elle n'apprend pas les langues anciennes, réservées aux collégiens, elle connaît l'italien. Cette formation se poursuit ensuite par l'usage de la conversation et la pratique assidue de la lecture, grâce aux riches bibliothèques familiales.

La danse, plaisir populaire, est également l'art nécessaire à ceux et celles qui souhaitent paraître à la Cour. Enjeu de sociabilité et de représentation, elle fait partie de l'éducation des jeunes nobles, filles comme garçons. Les leçons du maître de danse doivent permettre notamment de contrôler les attitudes, d'évoluer avec grâce et aussi de connaître l'étiquette, qui leur sera indispensable. Les danses sont complexes et l'instrument de l'enseignant, la pochette, sorte de petit violon, lui sert à marquer le pas.

3. DANS LE CERCLE DES FEMMES

Entre la fin du 16^e siècle et le milieu du 17^e siècle, pour la première fois en France, les rênes du pouvoir tombent régulièrement, de façon plus ou moins directe, dans des mains féminines. Si Marie de Medicis n'est plus officiellement régente après 1614, elle demeure influente, comme le rappelle le gigantesque chantier du palais du Luxembourg, dont elle est la commanditaire. Elle succède ainsi à Catherine de Medicis, qui fit aménager le palais des Tuileries ; avant qu'Anne d'Autriche ne choisisse de s'installer au Palais-Royal.

Cette situation, inédite et unique par sa durée – presque un siècle de pouvoir au féminin – a favorisé le développement d'une iconographie particulière, consistant à représenter des « femmes fortes » du passé. Venues de la littérature ou des arts, elles deviennent les sujets de nombreuses illustrations et décors peints.

C'est dans ce moment de l'histoire culturelle particulièrement favorable aux femmes de lettres que Madame de Sévigné écrit. C'est l'époque où se forment à Paris des cénacles intellectuels animés par des personnalités influentes, nouveaux arbitres de la vie littéraire et artistique.

La jeune marquise fréquente des cercles d'exception où s'élabore la culture galante qui favorise la mixité entre hommes et femmes, savants et gens du monde. Ces nouveaux usages lettrés, théorisés par l'écrivaine Madeleine de Scudéry, sont adoptés avec enthousiasme par celles que l'on nomme alors « les précieuses », terme moqueur utilisé par la satire.

Focus : les femmes fortes

Dédié à Anne d'Autriche, l'ouvrage de Pierre Le Moyne *La Galerie des femmes fortes* (1647) illustre un thème largement présent dans les arts de la première partie du 17^e siècle. À travers les exploits édifians de Zénobie, Lucrece ou Marie Stuart, les vertus héroïques de figures féminines empruntées à l'histoire ancienne et moderne sont célébrées. Ces exemples fameux rencontrent alors un écho dans l'actualité du temps. Les destins remarquables de la reine Christine de Suède, des frondeuses ou de la mère du roi revêtent une forme d'exemplarité pour celles qui, comme Madame de Sévigné, jouissent de l'autonomie exceptionnelle que leur confère le veuvage.



Pierre Le Moyne, « Artemise », *La Galerie des femmes fortes*, t. I, 1663. Paris, bibliothèque Marguerite Durand

Piste pédagogique

► Mettre en perspective le passé et le présent

Réalisez votre propre galerie de « femmes fortes » d'aujourd'hui et/ou à travers l'histoire.

Madeleine de Scudéry : « cette merveilleuse muse »

À partir des années 1650, Madame de Sévigné fréquente le cercle de Madeleine de Scudéry, rue de Beauce dans le Marais, devenu le plus influent de Paris. Les discussions entre les habitués des « samedis » sont relayées par les romans publiés par l'écrivaine et son frère Georges, dont le succès est phénoménal. Cette jeune génération se passionne pour l'univers du Grand Cyrus et de Clélie, où s'inventent de nouveaux modes de relation entre les sexes, plus respectueux.

Madame de Sévigné a son portrait dans *Clélie, histoire romaine*, écrit par Madeleine de Scudéry en 1654. C'est une première forme de consécration littéraire. Quand paraissent les dix volumes de *Clélie* entre 1654 et 1660, Sévigné est une femme de 30 ans, veuve et mère de deux enfants. Le portrait souligne son amour de la « gloire », c'est-à-dire le soin de sa réputation, demeurée intacte malgré une vie sociale très active. Parmi les femmes du cercle, elle ne passe pas inaperçue. Sa beauté la sert, mais elle ne fait pas partie de ces « belles immobiles qui n'ont point d'action ». Elle

L'influence de Madeleine de Scudéry est partout chez Sévigné. Contrairement à d'autres femmes influentes, qui se sont contentées d'une production manuscrite, sous le couvert de l'anonymat ou de l'écriture collective, Scudéry s'est engagée résolument dans une carrière d'autrice prolifique, couronnée d'un formidable succès. Ses romans, qui mettent en récit les débats et les réflexions menés par les habitués des *samedis* du bel hôtel de la rue de Beauce dans lequel elle reçoit, exercèrent sur les contemporaines de Sévigné une fascination durable.

Cependant, au moment où débute la correspondance suivie de Sévigné, en 1671, le cercle des femmes n'est plus que le souvenir d'une utopie heureuse. L'offensive anti-précieuses a mis fin aux prétentions et aux ambitions des disciples de Scudéry, brutalement malmenées par la satire. En un acte, la pièce de Molière, *Les Précieuses ridicules* (1659) a rendu caduques les avancées obtenues par les cercles féminins – la reconnaissance de leurs compétences en matière de critique et de création littéraire, la possibilité de partager leurs savoirs et d'échanger d'égal à égal avec les doctes. Les femmes sont remises à leur place, c'est-à-dire dans le cadre d'un intérieur réduit à l'utilité domestique.

Focus : Opérateur céphalique de Gabriel Ladame (après 1659)



Gabriel Ladame (vers 1613 – vers 1682) *Opérateur céphalique*.
A l'enseigne *Tout est bon*, Après 1659

Au cœur de son atelier, le forgeron Lustucru s'échine à « opérer » les têtes de femmes qu'on lui amène de toute part. Les « méchantes langues » et autres « esprit[s] lunatique[s] » y sont violemment éliminés afin que les chefs soient rendus tels que souhaités à leurs maris. Cette caricature s'inscrit dans un courant iconographique burlesque misogyne en réaction à l'irruption des femmes dans la vie politique et culturelle parisienne. A cette même période, une satire théâtrale et littéraire se met également en place visant à ridiculiser les femmes de lettres et les cercles galants.

Piste pédagogique

► Mener l'analyse critique d'un document

- Quelle représentation des femmes est donnée dans cette gravure ?
- Comment imagineriez-vous aujourd'hui une réaction visuelle ou littéraire à ce type de satire, pour la contrer ?

4. CHRONIQUES POLITIQUES

Les lettres de Madame de Sévigné fournissent une version alternative à l'historiographie officielle du règne de Louis XIV. La vie politique est scrutée avec attention par l'épistolière, dans le but de révéler, selon ses termes, « les dessous de cartes » : le scandale d'un procès politique, les travers ridicules des courtisans, l'économie de la faveur... Toutefois, la marquise n'a pas de charge officielle à la Cour. Lorsqu'elle se rend au Palais-Royal, à Saint-Germain ou à Versailles, c'est souvent pour assister aux festivités, ou, par obligation, pour solliciter un ministre ou simplement « faire ce qui s'appelle sa cour ». Elle y est témoin de la fièvre du jeu, admire les jardins, assiste aux ballets et aux comédies avant de conclure : « et de tout cela, autant en emporte le vent ; on est ravi de revenir chez soi. »

Aux obligations liées à son statut s'ajoute l'inlassable quête d'informations. La marquise suit de près l'actualité politique et compose une chronique qui constitue une source essentielle, aussi bien pour l'histoire politique du règne que pour celle de la société de la Cour et de la Ville.

L'exposition évoque certains épisodes relatés par Sévigné : la Fronde, l'affaire Fouquet, l'entrée à la Cour de sa fille Françoise-Maguerite.

Les amitiés frondeuses de Madame de Sévigné

La Fronde (1648-1653) est un épisode de fortes contestations du pouvoir royal alors que le monarque est encore mineur et le royaume gouverné par la Régence d'Anne d'Autriche, secondée du cardinal Mazarin.

La crise politique divise l'entourage familial de Madame de Sévigné : son cousin éloigné par alliance, Jean-François Paul de Gondi, le futur cardinal de Retz, rejoint les frondeurs. Les Gondi sont des parents et alliés des Sévigné, et le cardinal de Retz serait à l'origine du mariage du marquis Henri de Sévigné, en 1644, avec Marie de Rabutin-Chantal, dont il devient proche. Les Sévigné alternent les séjours entre leur château des Rochers et Paris. La marquise fréquente les cercles et salons parisiens et rencontre ainsi des milieux s'opposant à la régente et au cardinal Mazarin. Ils suivent le clan Gondi-Retz lors de la fronde parlementaire. A la mort de son mari, en 1651, Madame de Sévigné est domiciliée à l'hôtel de Retz, avant de s'installer rue du Temple. Même si elle semble progressivement s'éloigner de tout parti, son amitié pour ce cousin devenu cardinal en 1652 et archevêque de Paris en 1654, reste constante, comme en témoigne sa correspondance au fil des décennies. A la mort du cardinal, elle écrit à son cousin Bussy-Rabutin avoir été « son amie depuis trente ans et [n'avoir] jamais reçu que des marques tendres de son amitié [...] également honorable et délicate ». C'est probablement à sa cousine que ses *Mémoires* sont dédiées.

Par ailleurs, au sein de l'aristocratie rebelle, les coalitions et les liens d'amitié perdurent après l'échec de la sédition. La marquise fréquente le cercle de la Grande Mademoiselle, duchesse de Montpensier, cousine du roi, qui expie sa participation aux combats, en exil dans son château de Saint-Fargeau en Bourgogne. C'est elle qui fait ouvrir la porte Saint-Antoine et tirer les canons de la Bastille contre les soldats royaux.

Focus : Les Justes Devoirs rendus au roi et à la reine régente sa mère



Jean-Baptiste Humbelot, *Les Justes Devoirs rendus au roi et à la reine régente sa mère*, vers 1649.
Paris, musée Carnavalet – Histoire de Paris

Le 11 mars 1649, quelques mois après la paix de Rueil qui vient clore la fronde parlementaire, Louis XIV et la Cour rentrent à Paris. Ce jour-là et le lendemain, les audiences se succèdent au Palais-Royal. Corps de ville, clergé, cours souveraines, etc., tous viennent rendre hommage au roi et à Anne d'Autriche.

Cette estampe popularise l'évènement selon la propagande iconographique déployée par le pouvoir. On peut reconnaître, à gauche, la régente, le roi, son frère, alors duc d'Anjou, son oncle, le duc d'Orléans, et son gouverneur, le maréchal de Villeroy. À droite, trois figures des récents troubles viennent rendre « les justes devoirs ». Le duc de Beaufort, petit-fils naturel d'Henri IV. Le maréchal de La Mothe-Houdancourt, dit « le maréchal de Paris », avait tenu en échec, sous les ordres du prince de Condé, les troupes du roi. Le troisième, au centre, Paul de Gondi, évêque coadjuteur de Paris, était, quant à lui, un acteur majeur de la fronde parlementaire.

Focus : *Épisode de la Fronde : combat sous les murs de la Bastille*



Attribué à Adam-François Van der Meulen, *Épisode de la Fronde : combat sous les murs de la Bastille*, après 1652. Paris, musée du Louvre, département des Peintures, en dépôt au musée national des châteaux de Versailles et de Trianon

Pour une analyse approfondie de cette peinture :

[La Fronde - Histoire analysée en images et œuvres d'art | http://histoire-image.org/](http://histoire-image.org/)

Piste pédagogique

- ▶ Analyser une scène historique
 - Localisez cette scène en repérant des indices sur la peinture
 - Répérez les éléments qu'indiquent qu'il s'agit d'une scène de guerre civile.

L'affaire Fouquet

Madame de Sévigné est une amie et une figure du cénacle intellectuel du surintendant des finances, Nicolas Fouquet. Lorsqu'il est arrêté et emprisonné pour haute trahison, en septembre 1661, des lettres de Madame de Sévigné sont trouvées parmi les papiers du ministre. Une chambre de justice est spécialement créée pour Fouquet, dont les inculpations de péculat et de crimes de lèse-majesté ne peuvent aboutir qu'à la peine capitale.

Simon Arnauld de Pomponne, conseiller d'Etat et cousin par alliance de l'accusé, est exilé à Verdun. Afin d'informer cet ami du développement de l'affaire jugée à huis clos, la marquise tient un journal grâce au récit des audiences que lui fait un membre de sa famille. Ces échanges politiques courageux auraient pu entraîner sa perte s'ils avaient été interceptés. Les lettres qui nous sont parvenues témoignent d'entretiens difficiles entre une cour hostile et un accusé qui se défend point par point. La marquise donne parfois vie au récit en restituant le ton et les exclamations des protagonistes. Le 19 décembre 1661, Sévigné dévoile l'information éminemment secrète du nom des juges qui ont voté la mort et de ceux favorables au bannissement. Elle confie même que Fouquet est parvenu à communiquer avec une de ses amies afin de l'avertir, avant les officiers, de l'arrêt rendu par la cour. Le verdict tombe : il est condamné à l'exil permanent. Mais Louis XIV aggrave la peine en emprisonnement à vie. La marquise est persuadée de la machination d'un tiers. Elle ne nomme pas Colbert, mais c'est lui qu'on décèle dans les accusations qu'elle porte. Fouquet meurt en détention dans la forteresse de Pignerol.



Attribué à Pierre Mignard, *Françoise-Marguerite de Sévigné, comtesse de Grignan (1646-1705)*, vers 1669.
Paris, musée Carnavalet – Histoire de Paris

« La plus jolie fille de France »

Le 8 janvier 1663, Françoise-Marguerite de Sévigné fait, à 17 ans, une entrée remarquée à la Cour en dansant dans le *Ballet des Arts* aux côtés du roi et de sa belle-sœur Henriette d'Angleterre. Danseur virtuose, Louis XIV a fait du ballet un incontournable de la saison du carnaval. Le livret de Benserade s'y mêle à la musique de Lully. L'estime dont bénéficie la jeune Sévigné se répète les deux années suivantes lors du *Ballet des Amours déguisés* et de celui de la *Naissance de Vénus*. Selon des rumeurs, la jeune femme aurait ensuite repoussé les avances du souverain, entraînant la perte de la faveur royale.

« C'est un pays qui n'est point pour moi »

Certains passages de la correspondance évoquent l'intense bonheur d'évoluer dans l'entourage du roi : « ce qui plaît souverainement, c'est de vivre quatre heures entières avec le souverain, être dans ses plaisirs et lui dans les nôtres » (lettre à Guillaume de Guitaut, 12 février 1683). Mais de tels moments sont loin d'occuper son quotidien. L'absence de charge officielle, qui lui aurait permis de séjourner parmi les courtisans et une plus grande aisance financière, lui a fait cruellement défaut. Henri de Sévigné n'a pas su acquérir d'office retenant le couple au service du roi à Paris. L'épistolière le constate amèrement, à l'âge de 54 ans, en confiant à ses enfants son dépit de n'avoir pas obtenu de service à la Cour.

Une sélection d'œuvres présentées dans l'exposition, évoquent la vie à la Cour. À 26 ans, Mme de Sévigné comptait parmi les personnalités remarquées, proche du pouvoir et encensée par les auteurs. Cette popularité se poursuit dans les années

1660, particulièrement lors des représentations de ballets au Palais-Royal, où danse sa fille. Les plaisirs de la vie de cour se poursuivent en juillet 1668 quand les deux femmes sont invitées, en compagnie d'une cinquantaine de privilégiées, à la table du monarque lors du Grand Divertissement royal sous les frondaisons de Versailles.

Focus : Le Cercle royal de la cour de France



Pierre II Mariette et Pierre Landry (éditeurs), *Le Cercle royal de la cour de France, almanach*, 1667. Paris, musée du Louvre, département des Arts graphiques, collection Edmond de Rothschild

Être assise en présence de la reine (ici à gauche) est un privilège remarquable octroyé à certaines dames de la haute noblesse. Cette prérogative « du tabouret », âprement disputée, expose en réalité les femmes, sous des prétentions et des rivalités futiles, à défendre la place de leur clan face à la reconnaissance royale. Au bas de l'Almanach, bien éloigné des préoccupations de la Cour, le cartouche présente l'une des directives de la « nouvelle police établie dans Paris » : l'obligation de déverser ses ordures pour la collecte.

Focus : Louis XIV devant la grotte de Téthys



Ecole française, *Louis XIV devant la grotte de Téthys*, après 1670.
Versailles, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon

Pour une analyse approfondie de cette peinture :

<https://histoire-image.org/etudes/cour-louis-xiv>

Piste pédagogique

- ▶ Procéder à l'analyse critique d'un document selon une approche historique
 - Comment cette représentation du pouvoir royal rend-elle compte des changements mis en œuvre sous le règne de Louis XIV ?
 - Quelle diversité sociale cette peinture donne-t-elle à voir ?

Madame de Sévigné doit assumer seule, en raison de son veuvage, la tâche de cheffe de famille, qui consiste à marier sa fille, financer la carrière militaire de son fils et gérer ses revenus. Entretenir et maintenir un réseau d'alliances pour asseoir sa position lui est donc indispensable. Accéder à ceux qui détiennent la confiance du roi permet d'espérer une reconnaissance morale et financière. C'est ce calcul, alliant patience et représentation, que la marquise conseille à sa fille, car en étant au plus près du prince, « on se trouvera sous ce qu'il jette » (12 janvier 1680). Mme de Sévigné continue d'œuvrer pour le bien de sa descendance même lorsque ses enfants sont mariés, en persistant à solliciter les ministres pour plaider leur cause. Pour évoquer les embarras financiers des Grignan, elle n'hésite pas à solliciter un entretien avec « le Nord », surnom donné à Colbert pour sa froideur.

Après le départ de sa fille pour la Provence en 1671, Madame de Sévigné délaisse progressivement les « Satellites de Jupiter » qui désignent dans les *Caractères* de la Bruyère, les courtisans qui entourent le roi. Elle ne garde comme amis que les personnes susceptibles d'être bénéfiques à sa fille. Mais elle continue de se rendre sporadiquement à Versailles assister aux fortunes jouées aux cartes dans les salons, naviguer en gondole sur le Grand Canal et terminer par un *medianoche* après une comédie. Au fil des ans, la vie de cour lui est rapportée par ses connaissances : son petit-fils Louis-Provence, qui y débute brillamment, ou sa cousine par alliance, Mme de Coulanges. Double intellectuel de l'épistolière, celle-ci y connaît les « plaisirs et les déplaisirs » qu'elle lui rapporte en détail. Lorsque Mme de Sévigné exprime des regrets en se retournant sur une vie désormais éloignée de la Cour, elle déplore surtout que son fils Charles ne se soit pas démené pour s'y élever.

Une œuvre épistolaire servie par le système postal

Les plaintes et les éloges qui émaillent la correspondance de Mme de Sévigné au sujet des services postaux témoignent des aléas mais aussi du degré de perfectionnement atteint dans le dernier tiers du 17^e siècle. La réforme du système postal entreprise en 1672 par le marquis de Louvois (1641-1691), alors secrétaire d'Etat à la guerre et surintendant général des Postes, améliore considérablement l'efficacité de ce réseau. Des lors, deux administrations distinctes, mais complémentaires et interdépendantes, cohabitent au sein de la surintendance : la poste aux lettres, chargée de la collecte, du tri et de l'acheminement des correspondances, et la poste aux chevaux, chargée de la logistique du transport.

A la tête des relais jalonnant les routes royales, les maîtres de poste doivent mettre des chevaux frais à disposition des courriers de la poste aux lettres et les faire accompagner au relais suivant par un postillon en charge des montures. Le terme *courrier* fait ici référence au cavalier porteur de lettres. Il est ainsi qualifié car il « court la poste » en suivant les routes royales jalonnées de relais.



Guillaume et Adrien Sanson (géographes-éditeurs), Carte géographique des postes qui traversent la France, 1690. Paris, collection musée de La Poste

En 1672, à la demande du roi, la poste aux lettres devient Ferme générale, et ses administrateurs sont désormais responsables de la gestion des revenus générés par les taxes de port, mais aussi du fonctionnement du réseau de bureaux. Un envoi par le biais de la poste royale reste, à cette époque, bien plus rapide que le transport par messenger privé sur les routes secondaires, puisque seuls les agents de l'administration postale sont autorisés à circuler au galop sur les routes principales du royaume.

Par exemple, entre Vitré et Aix-en-Provence, une lettre adressée par la marquise de Sévigné à Mme de Grignan doit parcourir 1 100 kilomètres (en passant par Paris). Les courriers chargés de son transport passaient par 107 relais, parcourant la distance en 8 jours, soit une vitesse de 26 km/h, couvrant une distance de 138 kilomètres par jour. En comparaison, la vitesse d'une voiture tirée par un cheval, non relayée, ne se déplaçait qu'à 4 km/h, et ne dépassait pas 40 kilomètres par jour.

Concernant les retards et les pertes, si les aléas du voyage sont inévitables, certains désagréments au sujet d'un envoi non acheminé ou d'une lettre trop longtemps attendue peuvent également s'expliquer par l'existence d'un service secret d'espionnage au sein de l'hôtel des postes de Paris : le « cabinet du Dedans », dit aussi « cabinet noir ». Ce détournement temporaire et secret des lettres est une

source de souffrance et de colère pour nombre de contemporains, dont Madame de Sévigné.

La passion de l'actualité

Vivant en plein quartier du Marais, Sévigné fréquente aussi le faubourg Saint-Germain et évolue au cœur d'un réseau étendu et varié de relations. Celles-ci lui fournissent des informations de première main qu'elle peut à son tour transmettre à ses destinataires, en particulier celles et ceux qui se trouvent éloignés des centres du pouvoir, comme sa fille, partie en Provence avec son époux ou son cousin Bussy-Rabutin, relégué dans ses terres de Bourgogne. Quand elle réside à Paris, Sévigné procède régulièrement à ce qu'elle appelle des « tours de ville », à la suite desquels elle énumère par lettre tout ce qu'elle a pu glaner comme nouvelles d'actualité, annonces de mariages, de grâces ou de disgrâces, potins, faits divers, ou anecdotes. Ces « tours de ville » prennent une dimension tragique lors de l'attente de nouvelles du champ de bataille où sont engagés époux, fils et frères. Au moment du déclenchement de la guerre de Hollande, Sévigné évoque « les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de [ses] amis ou de [ses] connaissances et qui peuvent apporter pis, la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles et la curiosité qu'on a de les apprendre ». Ainsi, le 17 juin 1672, au moment du passage du Rhin par les troupes du prince de Condé, Sévigné informe sa fille de la mort du fils que La Rochefoucauld avait eu avec Mme de Longueville.

Les voies du savoir, au sein du milieu parisien, permettent à Sévigné d'exercer sa sagacité sur les versions données par les gazettes. Sur l'affaire des poisons, un scandale criminel qui secoue la capitale, elle livre un captivant feuilleton à épisodes. Mais elle délègue aussi une partie de la charge informationnelle aux gazettes qu'elle joint à ses lettres.

5. « PARIS COMME IL EST »

Les lettres de Madame de Sévigné livrent moins des tableaux que des itinéraires parisiens, au gré des visites et des promenades. On suit l'épistolière dans son « tour de ville », qui consiste à aller glaner les dernières nouvelles chez ses voisins dans ce quartier du Marais qu'elle affectionne. C'est en société que s'effectuent les sorties qu'elle entreprend dans Paris. Le réseau urbain, exposé à la vitesse des voitures, se pratique en carrosse.

Depuis leurs hôtels particuliers, les nobles assistent aux animations publiques sans se mêler à la foule. En février 1680, Sévigné regarde, depuis les fenêtres de Mme de Sully, rue Saint-Antoine, le convoi de la Voisin vers le bucher. C'est la principale accusée dans l'affaire des poisons que l'écrivaine a suivi avec passion.

Focus : Les cris de Paris, le marchand d'oublies



Par une ordonnance du lieutenant général de police La Reynie en 1667, l'éclairage des rues devient un service public. Pendant la période hivernale, plus de 2 730 lanternes à bougies sont installées, suspendues au-dessus de la chaussée, éclairant 912 rues parisiennes. La sécurité est renforcée par la réforme du guet, dont les effectifs sont quadruplés. C'est ainsi que Madame de Sévigné raccompagne Madame Scarron au fin fond du faubourg Saint-Germain et revient « gaiement à la faveur des lanternes et dans la sûreté des voleurs ».

Piste pédagogique

- Mettre en relation des documents pour contextualiser un processus historique

Montrez avec cette eau forte et la carte des postes, p. 17, comment l'Etat se modernise au 17^e siècle.



Les Bains en Seine devant le pont Rouge, avant 1684. Laas, collection du château de Laas

Certaines processions offrent néanmoins l'occasion aux dames de qualité de fouler le pavé. Mais la marquise cantonne le plus souvent ses déplacements à son quartier, allant jusqu'à Notre-Dame assister à une messe et visiter les malades de l'Hôtel-Dieu.

L'œuvre épistolaire de Sévigné est aussi une invitation à entrer dans l'espace intime, à partager l'emploi du temps, les habitudes et le rythme de sa maisonnée. La maîtresse de Carnavalet reçoit peu, mais imagine une forme de vivre ensemble avec ses proches.

« La Carnavalette »

« Dieu merci, nous avons l'hôtel de Carnavalet. C'est une affaire admirable : nous y tiendrons tous, et nous aurons le bel air. Comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode, mais nous aurons au moins une belle cour, un beau jardin, un beau quartier et de bonnes petites filles bleues, qui sont fort commodes. » (7 octobre 1677)

Fin octobre 1677, Madame de Sévigné est locataire du vaste hôtel de Carnavalet, qu'elle surnomme affectueusement « La Carnavalette ». La dépense est partagée par tous les occupants, dont son oncle, l'abbé de Coulanges, son fils Charles ou les Grignan lors de leurs séjours à Paris. Soucieuse de ménager un équilibre entre la vie en communauté et son besoin d'indépendance, la maîtresse de maison adopte la devise rabelaisienne : « Fais ce que voudras. » Le rituel du café, les repas, les jeux de société alternent avec des moments de solitude réservés à la lecture, à l'écriture et au recueillement : « Il faut avoir des heures à soi. »

L'inventaire après-décès, qui a été conservé, permet de proposer une évocation de son environnement quotidien, présenté dans l'exposition.

Madame de Sévigné médecin malgré elle

Madame de Sévigné n'est pas loin d'être aussi « impie en médecine » que Dom Juan, selon le bon mot de son valet Sganarelle dans la comédie de Molière. Elle consulte beaucoup, se soumet à des traitements violents, comme la saignée, mais se soigne la plupart du temps à sa guise. Sa préférence va souvent aux empiriques et aux guérisseurs et, cédant au goût du jour, elle vante les bienfaits du « baume tranquille » et de « l'eau de la reine de Hongrie ». Inquiète pour la santé fragile de sa fille, l'épistolière lui transmet les ordonnances de Fagon ou de Duchesne, médecins réputés de la capitale, s'intéressant de près à « ce qui touche cette science qui nous est si nécessaire ».

Les préoccupations liées à la médecine et à la spiritualité reviennent sans cesse dans ses échanges. La quête des remèdes aux maux du corps va de pair avec celle du salut : « La vie d'un homme est peu de choses ; cela est bientôt fait. » En mai 1694, l'épistolière rejoint sa fille au château de Grignan, en Provence. C'est là qu'elle décède, le 17 avril 1696.

Le Paris qui prie

La *Correspondance* montre l'attachement profond de Sévigné à la religion. Lectrice assidue de la Bible, des Pères de l'Église et des théologiens de son temps, comme les jansénistes Pascal, Arnauld d'Andilly et Pierre Nicole, dont elle commente les *Essais de morale*, l'épistolière est de plus en plus préoccupée par la question du salut. Les maladies et les accidents de ses proches entraînent chez elle des réflexions inquiètes sur la mort et l'éternité, articulées à un désir, plus net à la fin de sa vie, de se rapprocher de Dieu.

Les lettres constituent aussi une voie d'accès privilégiée à la vie intérieure de l'épistolière et à sa sensibilité religieuse, marquée à la fois par une grande angoisse de la damnation et un rejet de tout dogmatisme rigoriste. En même temps, elles offrent une vision élargie de la religion « sociale », des rites et événements confessionnels qui rythment la vie des Parisiens au 17^e siècle.

Piste pédagogique

- **Ecrire une carte postale ou envoyer un message oral à un destinataire de son choix pour raconter sa visite de l'exposition**

Précisez dans votre carte postale :

- Le musée visité
- Le sujet de l'exposition
- Votre œuvre préférée et les raisons de votre choix
- Ce qui vous a étonné concernant Madame de Sévigné

Focus : la procession de Sainte Geneviève



Attribué à Jacques-Valentin Radiguès, *L'Auguste Procession de la châsse de sainte Geneviève en l'église de Notre-Dame*, 1694. Paris, musée Carnavalet – Histoire de Paris

Les processions de sainte Geneviève, protectrice de Paris, constituent des rendez-vous marquants de la vie culturelle et religieuse de la capitale depuis le Moyen-Âge. Pour la période allant de 1600 à 1725, on compte 11 célébrations de la sainte sur les 91 qui eurent lieu à l'époque moderne (1500-1725).

Dans la *Correspondance*, deux lettres adressées à Mme de Grignan en 1675 relatent assez longuement le défilé organisé en l'honneur de la sainte, invoquée cette année-là pour protéger la ville des intempéries et des mauvaises récoltes. La sainte est aussi invoquée pour protéger la ville des maladies et des guerres – c'est d'ailleurs pour avoir préservé la capitale de l'invasion des Huns puis des Francs au 5^e siècle qu'elle est célébrée dès sa mort, au début du siècle suivant.

Dans ses propos, Sévigné affiche une admiration sans bornes pour la beauté de l'événement : « J'ai été [...] voir passer la procession de sainte Geneviève. [...] Il y en aura beaucoup qui ne reviendront que ce soir. Savez-vous bien que c'est une belle chose que cette procession ? Toutes les religions, toutes les paroisses, toutes les châsses, tous les prêtres des paroisses, tous les chanoines de Notre-Dame, et Monsieur l'Archevêque pontificalement, qui va à pied, bénissant à droite et à gauche, jusqu'à la cathédrale. Cependant il n'a que la main gauche, et à la droite, c'est l'abbé de Sainte-Geneviève. [...] Le parlement en robes rouges et toutes les compagnies souveraines suivent cette châsse, qui est brillante de pierreries, portée par vingt hommes habillés de blanc, nu-pieds. » (19 juillet 1675)

Repères chronologiques

1626

5 février : Naissance de Marie de Rabutin-Chantal à Paris, place Royale, actuelle place des Vosges.

1627

22 juillet : Décès de Celse-Bénigne de Rabutin, père de Marie, au combat à l'île de Ré.

1633

21 août : Décès de Marie de Coulanges, mère de Marie, marquise de Rabutin-Chantal.

1637

8 janvier : Un conseil de famille confie la tutelle de Marie à Philippe II de Coulanges, son oncle.

1644

4 août : Marie de Rabutin-Chantal épouse Henri de Sévigné à l'église Saint-Gervais. Les époux partent visiter leurs terres en Bretagne.

1645

Portrait de Mme de Sévigné par Jean Nocret.

1646

10 octobre : Naissance de Françoise-Marguerite de Sévigné, rue des Lions-Saint-Paul à Paris.

1648

12 mars : Naissance de Charles de Sévigné aux Rochers.

Début avril : Henri noue une liaison avec Anne, dite Ninon de Lenclos.

11 décembre : Mme de Sévigné assiste à l'irruption, dans la Grand-Chambre des députés, des Enquêtes, qui réclament l'assemblée générale du Parlement. Début de la Fronde.

1651

4 février : Henri de Sévigné est blessé lors d'un duel.

6 février : Mort d'Henri de Sévigné. De retour à Paris, en mars, Marie de Sévigné loue un hôtel rue du Temple (partie de la rue Sainte-Avoye), avec sa tante, Henriette, marquise de la Trousse et ses quatre enfants. Elle y restera plus de dix-sept ans.

1654

A partir de 1654, elle fréquente la ruelle de Madeleine de Scudéry, le samedi après-midi.

1657

Mme de Sévigné rencontre Christine de Suède à Fontainebleau. Elle apparaît dans Clélie, *histoire romaine* de Madeleine de Scudéry sous le nom de Clarinte.

1660

Mme de Sévigné apparaît dans le *Dictionnaire des précieuses* sous le surnom de Sophronie.

1661

17 août : Arrestation de Nicolas Fouquet à Nantes.

Octobre : Saisie d'un coffret de correspondance appartenant au surintendant : des lettres de Mme de Sévigné y figurent.

1663

Janvier : A 16 ans, Françoise de Sévigné danse dans le *Ballet des Arts* avec Louis XIV au Palais-Royal.

1663-1669

Mme de Sévigné loge rue du Temple, paroisse Nicolas-des-Champs.

1664

Février : Françoise danse dans le *Ballet des Amours*.

1667

Mars : *La fable du Lion amoureux* de Jean de La Fontaine, dédiée à Françoise de Sévigné est publiée. La marquise découvre son portrait charge sous le nom de Mme de Senneville, dans *L'Histoire amoureuse des Gaules* de son cousin Roger de Bussy-Rabutin.

18 juillet : Mme de Sévigné et sa fille sont invitées à la table du roi lors du *Grand divertissement royal* de Versailles.

Août : Charles de Sévigné part comme volontaire en Candie (Crète).

1669

29 janvier : Françoise-Marguerite de Sévigné épouse François Adhémar de Monteil, comte de Grignan.

12 décembre : Mme de Sévigné emprunte 25 000 livres afin de régler une partie de l'achat de la charge de guidon des gendarmes dauphins pour son fils Charles.

1670

15 novembre : Naissance à Paris de Marie-Blanche de Grignan.

1671

Février : Mme de Grignan part pour la Provence. Elle laisse Marie-Blanche à la garde de sa mère.

27 mai : Départ pour les Rochers avec l'abbé de Coulanges, l'abbé de La Mousse et Charles. Lectures du Tasse, des *Essais de morale* de Nicole, de Rabelais, des romans de La Calprenède.

Août : Mme de Sévigné assiste aux fêtes des Etats de Bretagne à Rennes.

17 novembre : Naissance de Louis-Provence de Grignan.

Décembre : Lettre sur le mariage de La Grande Mademoiselle.

1672

Janvier : Mme de Sévigné fréquente Mme de La Fayette, Pomponne, Mme Scarron, Gourville.

17 avril : Mme de Sévigné loue une maison rue des Trois-Pavillons, paroisse Saint-Paul.

13 juillet : Départ pour plusieurs mois de Mme de Sévigné pour Grignan.

1674

2 février : Arrivée de Charles puis arrivée à Paris de Mme de Grignan. Durant quelques semaines, ses deux enfants sont auprès d'elle à Paris.

Août : Charles est blessé à la bataille de Seneffe.

9 septembre : Naissance de Pauline de Grignan.

1677

Elle signe un bail en septembre, grâce à d'Hacqueville, pour la location de l'hôtel Carnavalet, rue des Culture-Sainte-Catherine, pour 2 500 livres par an, et y loge dès octobre.

Début août : Bussy-Rabutin et Mme de Sévigné échangent au sujet de la parution de *La Princesse de Clèves*.

1680

En prévision du retour de Mme de Grignan à Paris, Mme de Sévigné et l'abbé son oncle le "Bien Bon" font réaliser des travaux au rez-de-chaussée de l'hôtel Carnavalet. Mme de Sévigné prend ses distances avec la Cour.

1682

9 avril : Roger de Bussy-Rabutin revient à la Cour après dix-huit ans d'exil. Il offre au roi ses *Mémoires* contenant des lettres de Mme de Sévigné.

1685

Juillet : Le duc de Luynes demande Mme de Sévigné en mariage.

12 septembre : Mme de Sévigné retrouve sa fille.

18 octobre : Révocation de l'édit de Nantes.

1689

19 février : Mme de Sévigné assiste à la représentation d'*Esther*, de Jean Racine à Saint-Cyr. Le roi échange brièvement avec elle.

1690

Mme de Sévigné quitte les Rochers en litière pour se rendre à Grignan, ou elle arrive le 24 octobre.

1691

Retour à Paris de Mme de Sévigné avec sa fille et son gendre.

1693

9 avril : Mort de Roger de Bussy-Rabutin.

25 mai : Mort de Mme de La Fayette. Charles achète la charge de lieutenant du roi, à Nantes, grâce au prêt de Mme de Tise.

1694

23 ou 26 mars : Mme de Grignan quitte Paris pour la Provence et sa mère la rejoint au mois de mai.

1696

17 avril : Décès de Mme de Sévigné au château de Grignan.

Septembre : Publication des *Mémoires* de Bussy, contenant cinq lettres de Mme de Sévigné.